

Jean-François BERT, *Une histoire de la fiche érudite*

Villeurbanne, Presses de l'Essib, coll. Papiers, 2017, 144 pages

Christophe Cosker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13309>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.13309](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13309)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 426-428

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christophe Cosker, « Jean-François BERT, *Une histoire de la fiche érudite* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13309> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13309>

(p. 124). Cependant le manque de coordination et de communication entre le réseau des bibliothèques parisiennes, de visibilité pour les publics, a créé une insatisfaction au niveau des besoins des bibliothécaires empêchant les expérimentations alors que le réseau est important, couvre tout le territoire et propose des espaces suffisants, adaptés et des équipes dédiées au numérique. Les ateliers de cette bibliothèque ont des programmes mensuels précis et s'intitulent : Début'net pour l'initiation, Démonet pour la culture numérique et Débug'net pour le « dépannage » (p. 129). La bibliothèque évolue au rythme des demandes et besoins des usagers.

Le dernier chapitre (pp. 137-155), est une présentation du réseau des médiathèques du territoire de plaine commune au nord de Paris regroupant une population peu qualifiée, jeune, touchée par le chômage, de nationalités et de cultures très diversifiées. Il est identifié comme « Territoire de la culture et de la création » (p. 138). Fort de ces constats, les médiathèques sont au défi : du réseau informatique de 2006 au portail commun. La constitution d'un groupe de référents numériques a permis un état des lieux complet pointant les contrastes, favorisant un rééquilibrage et développant un bouquet et la mise en place d'ateliers y compris de création numérique. Il faut aussi penser au professionnel, médiateur ayant besoin de formation innovante pour accompagner au mieux. En annexe de ce chapitre, trois dispositifs sont présentés pour leur importance dans ce réseau : le Café numérique d'Aimé Césaire (p. 150) ; les jeux vidéo de Flora Tristan (p. 152) ; le bibliobus, laboratoire professionnel et makerspace mobile (p. 154).

La troisième et dernière partie de cet ouvrage propose la présentation de trois bibliothèques étrangères choisies pour leur offre innovante : en Suède le *learning center* de la Bibliothèque municipale de Malmö (p. 160) utilise le partage de connaissances nommé « pique-nique » ; en Finlande le *makerspace* de la bibliothèque centrale d'Helsinki (p. 171) essaie de toucher tous les usagers, pas seulement les férus d'informatique créant un lieu de rencontre y compris pour les réfugiés ; en Allemagne à la bibliothèque de Cologne (p. 178), le recours à des bénévoles pour les ateliers est courant, les bibliothécaires n'ayant pas tous les compétences nécessaires, attirant de nouveaux usagers pour « travailler davantage avec les gens qu'avec les livres » (p. 183). Dans un dernier chapitre, « Quand la digital divide s'impose aux bibliothèques : une analyse américaine » (p. 185-199) un bref historique de la lecture publique à l'inclusion numérique en Amérique est proposé.

À travers cet ouvrage, la bibliothèque est présentée comme un lieu d'inclusion numérique de premier plan : son évolution a permis d'attirer de nouveaux publics allant jusqu'aux migrants. La présentation de ces ateliers numériques prenant différentes formes selon les publics et les lieux nous permet, en tant que novice, de découvrir l'implication pour des lieux de lecture publique dans l'inclusion numérique. Pour les professionnels, ces différentes expériences donnent des idées d'ateliers à mettre en place même si l'adaptation est de mise. Cependant, le dernier chapitre sur les bibliothèques à l'étranger aurait pu être plus étayé et aborder peut-être plus d'expériences.

Florence Michet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33600
florence.michet@etu.u-bordeaux-montaigne.fr

Théories, méthodes

Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 144 pages

Étymologiquement, une fiche fixe quelque chose. Ainsi, de façon concrète, se sert-on d'un clou pour ficher ou fixer un matériau. Mais le mot « fiche » est également employé, de façon abstraite, dans le domaine des sciences humaines et sociales (SHS). Elle devient alors une manière de fixer un savoir dont l'homme est le sujet, et parfois aussi l'objet. Jean-François Bert s'intéresse à un type particulier de fiche, celle qu'on nomme « érudite ». Il lui donne pour ancêtre le registre médiéval né au XIII^e siècle et la définit comme l'une des formes d'enregistrement du savoir, aux côtés de la feuille volante, de la liste, du carnet ou encore du cahier de notes. Son point de départ est une forme de fiche issue du monde des bibliothèques et dont le but premier est l'inventaire. Jean-François Bert se présente comme un historien des pratiques savantes – et la fiche érudite est employée des sciences naturelles à la médecine –, comme un anthropologue des savoirs et comme un spécialiste de l'archive des SHS. Dans son essai intitulé *Une Histoire de la fiche érudite*, il réalise un projet éponyme de Lucien Febvre. Dans cette perspective, nous signalons que le point de départ, d'apparence restreinte, de la fiche érudite donne lieu à une vaste réflexion sur les différents avatars passés, présents et futurs de la fiche. Jean-François Bert analyse le discours sur la fiche, un discours entre éloge et blâme, qui relève de l'éloquence épideictique et qui approfondit le paradoxe selon lequel, dans le monde de la pensée, rien ne se fait sans fiche, sans pour autant que la fiche fasse tout. Nous proposons

de lire les cinq chapitres de cet ouvrage en distinguant les idées qui renvoient à la fiche matérielle de celles qui renvoient à la fiche immatérielle ; la fiche étant à la fois chose et objet.

L'une des premières questions à laquelle Jean-François Bert répond de façon multiple est d'ordre pratique. Il s'agit de savoir comment faire une fiche. Cette question matérielle renvoie au support papier. Le critère principal de la fiche est sa taille réduite qui vise l'idéal du format de poche. Pour ce faire, les fichistes détournent les formats qui existent. Ainsi le physicien de la fin du XVIII^e siècle Georges-Louis Lesage transforme-t-il des cartes à jouer en fiches de sciences (p. 32). De même, Marcel Mauss se sert de ses propres cartes de visite pour saisir au vol certaines de ses idées (p. 133). D'autres fichistes découpent des papiers selon le format qui leur convient le mieux. À ce sujet, Jean-François Bert rappelle le projet d'une normalisation d'un format international de la fiche dont les dimensions idéales sont 125 x 100 mm (p. 48). Se pose ensuite la question de l'organisation de l'écriture sur des bouts de papier en fonction du nombre de lignes possibles et de l'ordre de disposition et de succession des éléments d'une fiche. Face à la multiplicité des fiches volantes, ce deuxième problème renvoie au mode de rangement. Jean-François Bert indique l'importance du volume de fiches dans les fonds hérités de certains chercheurs comme les trente cartons de Claude Lévi-Strauss entreposés à la Bibliothèque nationale (p. 111). Il s'agit alors du problème du fichier qui permet l'ordre et le rangement des fiches. Ce problème donne lieu à des solutions qui recourent à l'ébénisterie. L'auteur rappelle l'existence de deux meubles dont le but est le rangement des fiches. Le premier est le *scrinium literatum*, ou armoire érudite. Elle est décrite notamment par Vincent Placcius dans *De Arte excerpenti* en 1689. Le second consiste dans les casiers articulés de Georges Borgeaud. Le premier chapitre de l'essai explique le fonctionnement de ces deux meubles et en fournit plusieurs illustrations à la fois esthétiques et didactiques. L'*Histoire de la fiche érudite* de Jean-François Bert rappelle également la richesse du paradigme morphologique du mot « fiche », en particulier en ce qui concerne les auteurs de fiches, du neutre à tendance méliorative « ficheur » au péjoratif « fichard ». Ainsi le chercheur propose-t-il une analyse, non pas des « scribouillards conquis » (p. 56), mais des grands ficheurs. Les fiches de physique de Georges-Louis Lesage sont relayées par celle de l'historien André Leroi-Gourhan (pp. 106-107), ou encore par celles de la sociologue Béatrice Potter Web, l'inventrice de la méthode : « *One card, one fact* » (p. 63). Ces fiches

manuscrites introduisent dans l'intimité du chercheur dont l'écriture matérielle peut poser des problèmes de déchiffrement. Ainsi la fiche est-elle un dispositif matériel, c'est-à-dire un morceau de papier écrit, de formats variés et dont le rangement mérite réflexion.

La fiche se présente également comme une forme, souvent jugée mineure, du savoir. Elle précède, pour le chercheur, le livre ou l'article, et se situe bien souvent entre deux livres. Elle se trouve également en situation intermédiaire, entre le monde et le livre, et se comprend alors entre les mots et les choses ; elle relève pourtant déjà de l'écriture. Elle apparaît comme la trace de l'élaboration d'une pensée, plus précisément d'un mode de pensée entre lecture et écriture. En effet, Jean-François Bert théorise une éthique de la vitesse qui fait que la fiche ralentit la lecture et, corrélativement accélère l'écriture. Ainsi la fiche est-elle un mode de pensée impur, entre lecture et écriture. Elle est une forme vertueuse qui fait l'objet d'un éloge parce qu'elle permet au chercheur d'accumuler des données et de vérifier des sources. Elle forme une bibliothèque miniature. En outre, elle permet de conserver et de réutiliser des données que le chercheur ordonne dans de nouvelles perspectives. Elle garantit de l'oubli et facilite l'accès au savoir. Mais elle apparaît aussi comme une forme vicieuse qui fait l'objet d'un blâme. En effet, la fiche se substitue à la mémoire humaine et favorise l'oubli. De plus, elle stérilise l'imagination et fige l'écriture, conformément aux « ouvrages qui fleurissent bon la fiche » (p. 80). Elle relève d'une forme d'écriture qui se réduit bien souvent à la copie et favorise l'individualisme sans oublier une coupure d'avec le monde. Indépendamment des formes qu'elle adopte, la fiche est donc un objet immatériel qui permet la transformation de la matière intellectuelle mais cette méthode possède à la fois des avantages et des inconvénients recensés par Jean-François Bert.

En conclusion, cette analyse de la fiche érudite approfondit cette forme à la fois matérielle et immatérielle de façon concrète et réfléchit sur la confection et le rangement de cet objet de pensée. Elle envisage aussi, de façon abstraite, les forces et les faiblesses de ce type d'enregistrement du savoir attendant une configuration nouvelle. Ainsi la fiche se situe-t-elle entre ordre et désordre, circulant entre deux chercheurs. Cette réflexion générale sur la fiche articule le rapport entre fiche et livre, entre fiche et chercheur, ainsi qu'entre fiche et savoir. Enfin, elle est mise en perspective comme tradition liée au papier à l'époque de la transition vers le numérique. En s'intéressant à cette forme mineure utilisée par des

chercheurs majeurs, Jean-François Bert adopte une attitude intellectuelle moderne. Délaissant le livre au profit de la fiche, il explique comment advient l'homme de savoir pour lequel la fiche est un exercice invisible. Cette réflexion sur la formation de l'esprit scientifique se met en byme car la forme de la fiche érudite, qui se rattache à la fiche de lecture, renvoie au présent exercice qui reçoit plusieurs noms : chronique, recension, compte rendu ou encore note de lecture.

Christophe Cosker

HCTI, université de Bretagne occidentale, F-29000
Christophe.cosker@free.fr

Valérie DESHOULIÈRES, *La Gouge et le scalpel. Oscillations pendulaires entre l'Art et la Science*

Paris, Hermann, coll. Savoir lettres, 2017, 356 pages

Ce livre reprend ou synthétise des études très diverses par leurs thèmes menées pendant environ 25 ans par une professeure de linguistique comparée. Celle-ci fut la lectrice de nombreux écrivains dont, parmi d'autres, Robert Musil, Julio Cortázar et Witold Gombrowicz. Pour relier ces textes, l'enseignante cite les notions qu'elle utilisera (par exemple la « métaphore », « l'idiotie », la « mélancolie », le « caméléon », la « sans-qualitude », « l'irreprésentable » ou la « mimésis active »). Elle fait de même pour les hypothèses qui lui ont paru majeures pour organiser son travail. Ceci implique que les outils de la pensée ne sont pas construits à partir d'un corpus qui lui aurait été imposé. Les lectures successives de l'enseignante s'organisent, à l'inverse, autour d'outils fournis par des lectures antérieures.

L'hypothèse centrale, qui forme l'unité du livre, est qu'il existerait des liens, non entre la science et l'art, comme l'indiquent les deux hypostases du sous-titre du livre, mais entre des personnes qui ont incarné des formes de savoir scientifique au cours de l'histoire comme André Vésale ou Johann Wolfgang von Goethe et des auteurs ou des lecteurs de textes littéraires reprenant ces intuitions afin d'en faire des outils permettant d'apporter des éclairages nouveaux à diverses créations littéraires. Il y aurait ainsi comme une « chambre d'écho », des retombées, des propagations, entre les idées de certains chercheurs sélectionnés dans le domaine des sciences et celles de spécialistes de la littérature soucieux de sortir des limites disciplinaires et donc de parler « l'interdisciplino ». Une autre idée apparaît au milieu du livre, beaucoup plus ambitieuse : « Peut-on décrire linguistiquement et non plus seulement cliniquement ce qui... distinguait, chez Cortázar, les hommes du possible, qu'il présentait comme des artistes sans œuvre, et les

poètes effectifs, c'est-à-dire optant pour la création ? » (pp. 152-153). Pour le moment, il n'existe aucune véritable réponse à cette question.

L'intuition centrale part des livres de Hans Blumenberg, un philosophe allemand décédé en 1996, qui attaque de front, outre Carl Schmitt et sa théorie de l'État, la conception cartésienne de la science. Pour lui, le rapport au monde n'est pas immédiat, il passe par une médiation qui n'est pas celle des concepts ou d'une rationalité séparant comme chez Descartes les ordres du réel, mais celle de la métaphore. Si tout n'est pas objectivable ou déterminable, il conviendrait de réintroduire cette catégorie de métaphore d'autant plus que la science a souvent évolué, au moins lors de la formation des premières hypothèses, grâce à des métaphores (« la lune tombe sur la terre comme une pomme »).

L'auteure jette, au passage à moins que ce ne soit essentiel, quelques lueurs sur une ego-analyse ou une « ego-critique » (p. 312) permettant de comprendre pourquoi outils et hypothèses ont été sélectionnés par elle, éventuellement comment ils ont évolué. Elle met en avant plusieurs faits, une attirance pour la thématique de l'échec, pour celle de la « crise spirituelle », l'existence de relations ambiguës avec les sciences qui détermineront le choix du sujet de sa thèse. Il y aura aussi les conséquences de la « perte d'une sœur » (p. 120 et 209 sqq.). Ceci permet d'aborder autrement, du moins dans ce cas particulier, ce qu'est la littérature comparée, cette « non-discipline » (p. 113), cette « discipline contre la discipline » (p. 133) par rapport à la littérature générale. L'intention est d'esquisser une analyse critique de cette spécialité, à la fois de son objet et de ses rites comme l'habilitation à diriger des recherches. L'auteure interpréta la mort de sa sœur, qui est bien plus qu'une simple mort puisqu'elle entraîna un suicide, en pensant qu'il y a des silences, des zones obscures qu'il faut aborder avec prudence, lentement en se souvenant, selon cette pensée philosophique subjective, que tout n'est pas déterminé. Ce qui « déterminera » un intérêt pour la (seconde) pensée de Karl Popper qui a porté non sur le développement des révolutions scientifiques, mais sur l'indéterminisme. Et dans cet univers perçu comme quelque peu inquiétant, la métaphore bien évidemment vive ou agissante sera imaginée comme pouvant être un « secours » (p. 163).

Il y a de la franchise à montrer la porosité entre vie personnelle et production universitaire. Après ces épreuves, l'important fut de comprendre que toute lecture spontanée pouvait être superficielle. Par exemple, pouvait-on dire de Robert Musil qu'il consacrait la